

Paul-André Leclerc, le clerc et son double Paul-André Leclerc, priest and alter-ego

Philippe Dubé

Volume 10, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1013546ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1013546ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubé, P. (2012). Paul-André Leclerc, le clerc et son double. *Rabaska*, 10, 137–156. <https://doi.org/10.7202/1013546ar>

Résumé de l'article

L'abbé Paul-André Leclerc en tant que sujet offre un portrait singulier et, même si certains traits sont saillants, il fallait éviter la caricature. Il fut un véritable militant du patrimoine agricole et rural et un fervent croyant des vertus du passé. Par cet exercice, nous rendons compte d'une vie consacrée à l'oeuvre patrimoniale et muséale d'une époque et d'un lieu qui n'a pas besoin de présentation, le Kamouraska. En effet, c'est à La Pocatière, sur le seuil de la porte du Bas-Saint-Laurent, que l'abbé Leclerc a cherché à témoigner à travers le Musée François-Pilote, qu'il a fondé en 1974, d'un temps maintenant révolu. Seule la mémoire de cette période a pu être restituée par le regard, parfois nostalgique, du clerc historien, mais combien bienveillant. Il a été l'artisan d'une muséologie en direct, là où le contact avec le passé est immédiat, mais non sans médiation, on en jugera.

Portrait

Paul-André Leclerc, le clerc et son double

PRÉPARÉ PAR PHILIPPE DUBÉ
LAMIC, Université Laval

Remarque et remerciements

Nous reconnaissons n'avoir aucune compétence particulière pour dresser avec justesse et justice le portrait de Paul-André Leclerc que nous avons finalement peu connu en dehors de ses fonctions de directeur du Musée François-Pilote. La véritable raison qui justifie, sinon explique pourquoi nous en sommes l'auteur, c'est que notre année d'étude et de recherche, de septembre 2011 à septembre 2012, réalisée dans le cadre de nos fonctions de professeur-chercheur en muséologie à l'Université Laval avait pour sujet l'étude qualitative de l'œuvre patrimoniale et muséale du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière dont le Musée François-Pilote en fut la dernière expression (dernier maillon d'une longue chaîne). Hormis les nombreux documents consultés aux archives du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et de la Côte-du-Sud, nous avons dépouillé le fonds personnel de l'abbé Leclerc ainsi que sa bibliothèque qui totalise plus de mille volumes. De plus, afin de mieux nous documenter sur lui et son parcours de vie, nous avons consulté les personnes suivantes qui l'ont bien connu : les abbés Marcel Lamonde, Hubert Lévesque, Jacques Simard, Gilles Bernier et Raymond Michaud ainsi que sa sœur Catherine Leclerc, religieuse de la Charité de Saint-Louis et Mesdames Michèle Fortin et Suzanne Généreux qui ont toutes deux siégé au conseil d'administration du Musée François-Pilote. Nous avons aussi rencontré Ulric Lévesque, auteur de nombreux ouvrages concernant la région du Kamouraska, et secrétaire de la Société



**L'abbé Paul-André Leclerc
vers 1974**

Source : photographie tirée de
François Gagnon, prêtre,
*Les Évêques et le clergé au diocèse
de Sainte-Anne-de-la-Pocatière,
1951-1974 notices biographiques,*
La Pocatière, 1976, p. 157.

historique de la Côte-du-Sud au moment où P.-A. Leclerc en assurait la présidence. Monsieur Jean Simard, ethnologue bien connu et membre du conseil d'administration du Musée François-Pilote, a accepté de prendre connaissance le premier de ce portrait et l'a commenté avec intelligence. Nous tenons à remercier sincèrement toutes ces personnes, car elles ont témoigné avec franchise et amitié à propos de l'abbé Leclerc. Nous offrons cet article à la mémoire de feu Madame Michèle Fortin (1938-2012), décédée accidentellement le 20 août 2012 à La Pocatière. Elle fut une amie fidèle et sincère de Paul-André Leclerc.

Note

Faire le portrait d'un homme, Paul-André Leclerc (1925-2011), qui se double à son œuvre, le Musée François-Pilote (de 1974 à nos jours), n'est pas chose facile. S'il fallait y ajouter sa vie de prêtre et d'enseignant, il deviendrait alors impossible d'en tirer des traits justes tant les multiples facettes de sa forte personnalité se fondent et se confondent au regard du plus attentif. Dans *Le Rimouskois* du 10 juillet 2008, Marie-Odile Groulx intitule son article « Un homme, un musée et son histoire ». Elle ne pouvait mieux dire pour traduire la réalité que l'on tentera ici de décortiquer alors que l'histoire de l'homme s'imbrique bel et bien dans celle du musée qu'il a ouvert au public en juin 1974 à La Pocatière. Un long parcours personnel vient en effet expliquer sa détermination à créer cette institution qui n'a pas besoin de présentation à un lectorat spécialisé. Consacrée par le *Guide Michelin* en 1992 « le musée d'ethnologie rurale québécois le plus important au Québec », cette institution est bien évidemment plus qu'un simple dépôt de près de 30 000 artefacts culturels qui témoignent du mode de vie traditionnel des francophones vivant à la campagne québécoise jusque dans les années cinquante du siècle dernier. Quant à Jean A. Gagné, un défenseur du patrimoine bien avisé, il compare avantageusement le Musée François-Pilote au Musée Shelburne de Burlington au Vermont [<http://shelburnemuseum.org/>]. Il le résume ainsi : « En fait, au Québec, seul s'en approche avec honneur le Musée François-Pilote, œuvre magistrale de l'abbé P.-A. Leclerc, au cours des ans.¹ » En effet, au fil des ans, ce centre de référence muséologique s'est imposé à nous pour plusieurs raisons, mais il l'a fait, en bonne partie, par la ferveur d'acier d'un homme qui y a mis la plus soutenue des énergies. Au cours de cet essai biographique, nous allons nous appliquer à traiter principalement des aspects ethnomuséologiques de son œuvre où l'historien de formation², qui, plus tard, enseigne la

1. Jean A. Gagné, *Billets pour Québec*, Québec, Éditions Murielle Gagné, 1993, p. 110

2. Son nom figure dans le *Répertoire des historiens du Québec et du Canada français*, section québécoise du Comité international des historiens et géographes de langue française, quatrième (1980) et cinquième édition (1985), classé par ordre alphabétique de nom.

littérature, le théâtre classique et moderne et la poésie, va littéralement mettre en scène dans son musée un monde qui n'est plus. À travers ce portrait, nous voudrions cerner les contours de son projet muséal, à savoir s'il s'est constitué par pure nostalgie en fixant à jamais le décor d'une vie passée ou encore, est-ce plutôt l'entêtement militant d'un résistant qui refuse, en définitive, la modernité, en montrant devant l'éternité des saynètes immobiles de la vie quotidienne d'antan. Il n'aurait d'ailleurs pas été le seul à le faire. D'autres avant lui, comme le poète Frédéric Mistral (1830-1914) – pour nommer une grande figure de résistant culturel – l'ont fait avec éloquence³. Avec d'autres, on le verra plus avant, il appartient à cette lignée de militants du souvenir de l'Antan. S'agit-il au fond d'un combat d'arrière-garde qu'il a mené toute sa vie à travers son musée avec sa manière de traiter le passé comme un refuge ou se veut-il plutôt la voix d'un chant de cygne qui fait entendre son inquiétude face aux dangers qui guette le devenir québécois s'il se coupe de ses racines agricoles ? Sans vouloir lui prêter d'intentions, par son œuvre fait-il écho aux propos de Lionel Groulx dans une préface à *Histoire de l'agriculture* où le chantre de « Notre maître, le passé » s'épanche sur notre civilisation à base paysanne en supputant sur notre avenir en ces termes : « Notre présent et notre avenir, nos institutions de toute forme garderont quelque résistance et salubrité, dans la mesure où notre civilisation sauvera le plus possible de son ancienne essence.⁴ » En somme, l'abbé Leclerc a-t-il voulu répondre au vœu exprimé par le chanoine historien, soucieux d'éviter la rupture de l'héritage, ce fil ténu qui nous lie aux ancêtres, à l'héritage culturel tout entier du peuple que nous formons ? C'est à ces questions que nous tenterons de répondre en esquissant ce portrait à gros traits. Plus concrètement, dans cet exercice de portraitiste, nous nous sommes personnellement mis à la recherche du drame, de l'inquiétude⁵ qui a pu bouleverser le jeune Paul-André, le neuvième d'une famille de dix enfants établie à Pont-Rouge dans Portneuf. Coin de pays auquel il restera fidèle toute sa vie, notamment en y étant le curé desservant de la belle chapelle saisonnière du Lac Sergent pendant plus de cinquante ans⁶.

Qu'est-ce qui, au fond, le fait agir avec l'urgence de vouloir sauver ce monde que l'on délaisse peu à peu collectivement et auquel certains ont même

3. C'est ce même Mistral qui, dans le *Calendal* (Avignon, J. Roumanille, 1867), affirme haut et fort que « l'âme illumine la matière ». Il fut le fondateur du Museon Arlaten à Arles en Provence (France) qui existe toujours et qui a inspiré dans le monde de nombreux musées d'ethnographie régionale : [<http://www.museonarlaten.fr/museon/CG13/>], consulté le 1^{er} août 2012.

4. Firmin Létourneau, *Histoire de l'agriculture (Canada français)*, Montréal, Imprimerie populaire, 1950, 324 p.

5. Au sens de François Hertel dans *Leur inquiétude*, Montréal, Éditions Albert Lévesque et Éditions Jeunesse A.C.J.C., 1936, 244 p.

6. Voir Marcel Latouche, *Notre-Dame-de-la-Paix de Lac-Sergent, la belle centenaire 1908-2008*, L'Auteur, 2007, p. 12.

déjà tourné le dos définitivement ? S'agit-il encore une fois d'une façon de témoigner envers et contre tous d'une réalité qui tend à disparaître et qu'il ne faut surtout pas oublier, selon l'apôtre du souvenir ? Ou sommes-nous plutôt devant un cas d'atavisme obstiné qui tente de barrer la route au progressisme ambiant ? Nous allons voir qu'il n'est pas facile de trancher. D'où certainement un malaise, un sentiment largement partagé d'ambiguïté, à la fois de sympathie et de rejet, face à son œuvre que fut le Musée François-Pilote. En effet, il suscite à la fois l'admiration et la moquerie, sinon la risée avec un brin de malice, souvent les deux à la fois, ce qui rend notre tâche encore plus délicate. Dans ce tableau, nous allons d'abord nous pencher sur le parcours de Paul-André Leclerc depuis Pont-Rouge dans Portneuf jusqu'à Sainte-Anne-de-la-Pocatière dans Kamouraska en passant par Québec et Paris. Puis nous allons explorer l'univers des idées qui l'ont formé – dans son cas on pourrait dire « forgé » – en consultant sa bibliothèque personnelle et en étudiant de près son œuvre écrite. Puis, nous allons nous pencher attentivement sur son musée autant à travers la déclinaison thématique qu'il a orchestrée que l'organisation physique qu'il aura privilégiée pour son institution dévolue à la vie rurale d'autrefois. À travers son action de muséologue, il prend un parti pris professionnel qu'il serait intéressant d'identifier, de qualifier avec un peu plus de précision et une meilleure compréhension. Nous avons divisé ce portrait en quatre parties où le cœur, l'esprit et l'action forment une première entité qui vient, au final, se doubler en opposition à celle d'un ethnologue de renom.

Un homme de cœur

Il est né le 16 septembre 1925 et baptisé dans la paroisse de Sainte-Jeanne-de-Chantal de Pont-Rouge dans Portneuf. Nous avons peu d'information à caractère privé sur lui, car, malgré sa prestance publique, il restait discret, sinon secret, sur beaucoup d'aspects de sa vie personnelle, surtout la part déjà lointaine du jeune portneuvois. Au-delà du fait qu'il est né sur la terre au sein d'une famille de cultivateur pontrougeoise et qu'il logeait dans une belle maison québécoise traditionnelle construite de 1904 à 1906 et que son père, Eugène H. Leclerc, était un cultivateur entreprenant qui avait réussi, nous avons en main peu d'éléments pour établir de manière circonscrite sa vie au sein d'une famille de dix enfants qui, certainement, avait une prédilection pour les vocations religieuses puisque son frère Laurent (1915-2008) et sa sœur Catherine (née en 1922), sœur de la Charité de Saint-Louis, ont eux aussi rejoint les ordres. On sait peu de choses de ses résultats scolaires du niveau primaire obtenus à l'école de rang de Pont-Rouge et surtout de ses champs d'intérêt dans son tout jeune âge, ce qui nous aurait peut-être permis de brosser une esquisse plus précise de ce qu'il allait plus tard devenir : un homme de patrimoine, un combattant du souvenir.

Peu de traces nous sont laissées, sauf un album photographique de ses souvenirs de collège qu'il rejoint à l'âge de treize ans en septembre 1938 pour faire son entrée en 3^e année commerciale au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière sous la férule de l'abbé Isidore Pelletier (1907-1995), avant de passer au cours latin que l'on nommait encore récemment le cours classique. À travers cet album, on le voit heureux au sein de son groupe qui deviendra la 114^e promotion au terme d'un long cursus qui se termine en juin 1946. Un programme d'études collégiales où tout semble lui convenir : d'abord la vie communautaire au pensionnat de La Pocatière, le sport, les sorties, les parties de sucre, la vie culturelle, l'ambiance générale et les études en particulier. À travers ces années de pensionnat, il quitte progressivement le monde de son enfance heureuse, choyé qu'il était au milieu des siens. De plus en plus, le souvenir de sa première famille, celle de Pont-Rouge dans Portneuf, va céder la place à sa deuxième famille, celle des prêtres du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Nous savons aussi que le curé Charles-François Dupont (1870-1933), curé à Pont-Rouge de 1917 à 1933, avait fondé l'Oeuvre Saint-Charles, juste avant de mourir subitement en juillet 1933, pour constituer un fonds qui allait permettre à plusieurs élèves de pouvoir faire des études classiques. Ce prêtre originaire de Saint-Roch-des-Aulnaies ne jurait que par le Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et c'est par cette aide financière que les frères Laurent et Paul-André Leclerc ont pu accéder aux études supérieures.

Quand on examine les résultats scolaires de Paul-André Leclerc durant sa période collégiale, rien ne laisse présager une carrière dans le domaine du patrimoine culturel, ni même l'enseignement des Lettres en général. Il s'agit d'un élève moyen, plus fort en sciences en fait, et qui, au niveau de la piété et de la force de travail, obtient des notes presque parfaites⁷. Il démontre une disposition certaine pour la vie spirituelle et un intérêt marqué pour la philosophie et la théologie qui se confondaient toutes deux à l'époque. Parmi ses collègues, tous s'entendent pour dire qu'il s'agit d'une personne au cœur tendre malgré des aspects parfois bourrus de sa personnalité. Tous aussi conviennent qu'il s'agit d'un homme déterminé qui va au bout de ses projets. Il possède une capacité de travail remarquable et une volonté d'acier qui font de lui un travailleur acharné qui sait se donner à son œuvre sans compter. Pour illustrer le personnage tel qu'un regard intime pourrait le faire et tenter de le rendre avec justesse, nous avons choisi une photographie qu'il a intitulée lui-même « Boxer contre soi-même !! » et qui semble correspondre parfaitement à un trait fort de sa personnalité. En effet, c'est quelqu'un qui s'est dévoué toute sa vie en luttant contre certains aspects de sa propre personne afin de pouvoir réussir pleinement ce qu'il entreprenait. Il n'a jamais

7. Dossier scolaire consulté aux Archives du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière en juillet 2012.



« **Boxer contre soi-même !!** »

Le jeune Paul-André au Collège de Saint-Anne-de-la-Pocatière vers 1945.
La mise en plan des deux figures du même personnage procède ici de l'effet miroir.

Source : Archives du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et de la Côte-du-Sud.

ménagé ses efforts même s'il fallait battre en brèche un élan plus personnel. C'est là où l'œuvre se double à son auteur, car la primauté de l'ouvrage à accomplir demeure l'ultime objectif, celui à privilégier à tout prix. Dès son plus jeune âge, il accuse des traits d'une grande détermination, d'un volontarisme exceptionnel qui lui permettra d'aller au bout de ses projets personnels qu'il saura toujours conjuguer aux intérêts institutionnels. Mais avant de se lancer à corps perdu dans le projet de sa vie – le Musée François-Pilote –, on le verra se préparer avec application à l'immense tâche qui l'attendait.

Un homme d'esprit

Ayant terminé ses études classiques en juin 1946, quelque temps après la Deuxième Guerre, il choisit au final le ruban blanc qui représente la vocation sacerdotale qui viendra déterminer en totalité le reste de sa vie. En effet, la prêtrise semblait lui convenir pour parfaire sa formation intellectuelle, devenir un enseignant – ce qu'il a été pendant plus de quarante ans – et pouvoir aussi agir dans le domaine des idées. Après le cours classique, il va poursuivre ses études en théologie qu'il complétera au Grand Séminaire de Québec et au terme desquelles il sera ordonné prêtre le 3 juin 1950 à la basilique

de la capitale avant d'être nommé maître de salle et professeur au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. De 1954 à 1956, il entreprend des études supérieures à l'Université Laval sous la direction du grand historien Marcel Trudel, alors professeur à l'Institut d'histoire ; études qui se concluront par un mémoire de diplôme d'études supérieures en histoire ayant pour titre « Le Mariage sous le régime français ». Son mémoire sera publié en cinq volets dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* de 1959 à 1960. Un exploit scientifique qui aurait pu le mener tout droit vers une carrière académique d'historien universitaire ; mais, de toute évidence, ce n'est pas la voie qu'il a choisie. Pendant la période de ses études à l'Université Laval, il tiendra une chronique agricole dans *La Gazette des campagnes* et y fera paraître au total une bonne vingtaine d'articles qu'il signera du pseudonyme de l'Oncle Paul. Il y va du conseil pratique aux considérations plus générales sur la vie qu'exige celle de la ferme. Il le fait d'une manière sympathique, presque humoristique, ce qui est un trait de sa personnalité mal connue, et prend un plaisir évident à surprendre son entourage.

Cependant, durant ces années de formation, c'est à une tâche plus sérieuse qu'il s'attarde, notamment à l'étude universitaire de l'histoire, celle plus particulièrement des débuts de la Nouvelle-France. Il semble fasciné par l'organisation sociale et matérielle qui permet finalement l'émergence du pays de ses ancêtres qu'il vénère au plus haut point. Au cours de sa formation supérieure, une véritable passion va se développer au sujet du statut de la femme dans le contexte d'extrême nécessité d'une colonie naissante. Par sa première étude sur le mariage sous le régime français, il tentera d'élucider certains aspects laissés dans l'ombre de la condition féminine⁸, contrariant ainsi la vulgate qui colporte l'idée que les filles du Roy qui sont venues peupler les contrées d'Amérique étaient plutôt des filles de joie⁹. C'est au doctorat, dix ans plus tard, qu'il s'attaque de front à ce préjugé défavorable à l'égard des origines sociales de la Québécoise pour étayer en preuve qu'elle était, somme toute, une épouse fidèle et une bonne mère pour ses enfants. C'est un aspect de la vie quotidienne qui l'a véritablement passionné et qui, certainement, l'a mis en appétit pour embrasser une vision plus populaire de l'histoire du Québec. La question principale à laquelle tente de répondre sa thèse de doctorat menée à l'Institut catholique de Paris de 1964 à 1966 est

8. Il n'est pas le premier clerc-historien à s'intéresser au sort des femmes en Canada. L'abbé Albert Tessier des Trois-Rivières, un autre muséologue mal connu, publie une brochure illustrée, « La Femme dans l'histoire du Canada », *Pour Survivre*, vol. vi, n° 1, janvier 1944, 47 p. Du côté français, l'abbé Joseph Rennard s'intéresse pour sa part au sort des Antillaises et publie, dès 1935, dans la *Revue d'histoire des colonies*, « Arrivée des femmes aux Antilles ». Cet article a été trouvé sous forme de tiré-à-part dans la bibliothèque personnelle de l'abbé Leclerc.

9. Gustave Lanctot, *Filles de joie ou filles du Roi. Étude sur l'émigration féminine en Nouvelle-France*, Montréal, Éditions Chantecler, 1952, 230 p. Cet ouvrage a servi de référence de base à l'étude de Paul-André Leclerc.

la suivante : « La France, colonisatrice de l'Amérique, a-t-elle déversé dans ses colonies des flots de filles publiques dont elle voulait se débarrasser ?¹⁰ »

Cette thèse est en quelque sorte un plaidoyer en faveur des femmes du pays et peut-être de sa propre mère sublimée, Rose-Anna Sanschagrin, ancienne institutrice, pour qui il avait une grande admiration. Dans cette thèse, il conclut : « En nous appuyant sur les affirmations explicites de témoins dignes de créance, nous pouvons affirmer que l'émigration féminine officielle vers l'Amérique française n'a été que partiellement tarée. [...] Le cas de la Nouvelle-France est différent : l'émigration féminine a été parfaitement saine, qu'il s'agisse des femmes mariées, des engagées ou des "filles du Roy" [...]. Les femmes et les filles de France ont constitué dans les colonies d'Amérique la base de populations moralement saines.¹¹ » C'est donc sur une note positive qu'il termine ses travaux de recherche qui ont pu se faire directement dans les Archives de France, étant lui-même sur place. Ses conclusions sont corroborées d'ailleurs par Silvio Dumas : « [...] l'abbé Paul-André Leclerc consacre une quarantaine de pages, sur un total de 352, aux "filles du roi" envoyées en Nouvelle-France de 1663 à 1673. [...] Sa conclusion rejoint cependant la nôtre sur les points essentiels, notamment sur celui de la bonne moralité des filles à marier envoyées en Nouvelle-France aux frais du trésor royal.¹² » Ceci dit, suite à la soutenance tenue à Paris en mai 1966, il revient au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière pour finalement assurer la présidence de la Société historique de la Côte-du-Sud et, du coup, prendre en charge la publication de la série des *Cahiers d'histoire* de la Société historique (14 numéros parus). Sa formation d'historien s'ancre de plus en plus dans une pratique régionale et il aura plaisir à accompagner quelques auteurs comme un véritable guide. Cette période de huit années, de 1966 à 1974, à la tête de la société d'histoire locale et membre du comité directeur de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec, aura été d'une importance capitale, car c'est là que va se jouer le devenir du musée où viendra s'incarner, en quelque sorte, une histoire populaire de la Côte-du-Sud.

Il faut aussi comprendre cette période comme un moment-charnière entre la fin des collèges classiques et l'avènement des CÉGEP (1969 à La Pocatière),

10. À l'occasion du 400^e anniversaire de fondation de la ville de Québec, il prend l'initiative de publier lui-même sa thèse : Paul-André Leclerc, *L'Émigration féminine vers l'Amérique française aux XVII^e et XVIII^e siècles*, L'Auteur, 2008, p. 82.

11. *Ibid.*, p. 234.

12. Silvio Dumas, *Les Filles du Roi en Nouvelle-France, étude historique avec répertoire biographique*, Québec, La Société historique de Québec, 1972, p. 166. Par contre, il est intéressant de noter que la même année Robert-Lionel Séguin publie sa seconde thèse de doctorat, cette fois soutenue à l'Université René-Descartes : *La Vie libertine en Nouvelle-France au dix-septième siècle*, Montréal, Leméac, 1972, 2 vol., 571 p. Pourtant cet ouvrage contredit les thèses précédentes, mais il semble ne pas avoir su engager de débat réel. Dans la suite des ouvrages publiés sur cette question, voir aussi Yves Landry, *Orphelines en France, pionnières au Canada. Les Filles du roi au XVII^e siècle*, Montréal, Leméac, 1992, 436 p.

c'est-à-dire la période où l'on commence à cueillir les fruits de la Révolution tranquille. On verra ce professeur dévoué passer du collège privé de Sainte-Anne au CÉGEP public de La Pocatière avec aisance où le combat du résistant commencera par ailleurs à trouver sa pleine adversité dans la mouvance d'une démocratisation culturelle galopante. Évoquer ce contexte social et le climat politique qui y règne est important pour saisir les enjeux en présence. Une société quelque peu figée par un traditionalisme de bon aloi tente de s'émanciper du joug de son passé ultra-catholique et paysan alors que la montée du patrimoine connaît en même temps un intérêt généralisé, conceptions qui ne s'opposent pas nécessairement l'une à l'autre. On peut facilement dire qu'il s'agit d'un moment de crise qui vient bouleverser le cours des choses au Québec et l'abbé Leclerc se trouve en fait dans l'épicentre de ce qui allait faire basculer la société québécoise. Nous pourrions longuement épiloguer sur cette tranche de vie qui fut déterminante pour la suite des choses, tant à l'échelle locale que nationale, mais nous allons retenir, pour les besoins de ce portrait, l'extrême sensibilité de cet homme de cœur et d'esprit qui a vécu de l'intérieur – dans sa chair, si l'on peut dire – ce grand bouleversement nommé Révolution tranquille. Cette crise sociale semble, du moins en partie, expliquer la naissance du Musée François-Pilote où son géniteur prend le relais de quelques prédécesseurs pour, finalement, faire aboutir le projet au moment où la société québécoise bascule définitivement dans un nouveau paradigme culturel. Déjà la Société historique de la Côte-du-Sud, fondée en 1948, reçoit des dons d'objets qu'elle recueille en vue d'établir un musée. Par contre, le legs de la famille Joseph Chamard, plus de 500 pièces offertes en 1972 à cette société, est certainement l'événement qui vient imposer en quelque sorte la mise en place d'un musée. Alors président de la société d'histoire, l'abbé Leclerc, est la personne toute désignée pour faire de ce don un tremplin à son projet de musée défini dans ses grandes lignes, dès 1970, et finalement, réalisé en 1974. C'est à ce moment précis qu'il quitte son poste de président pour devenir le président-directeur-général du Musée François-Pilote.

Un homme d'action

Pour saisir l'ampleur du carnet d'activités de l'abbé Leclerc, on doit nécessairement regarder sous la couverture déjà épaisse des vagues que son passage entraîne. Ce projet de musée, il le porte depuis mai 1968, où il s'adresse d'abord à titre de président de la Société historique de la Côte-du-Sud à la Commission des monuments historiques, non seulement pour faire classer la première école d'agriculture du Canada, fondée en 1859 et sise au cœur de La Pocatière, en tant que bien patrimonial d'intérêt national, mais aussi pour y

implanter un « petit musée agricole ». Dans une lettre officielle, il glisse ceci :

Nous permettez-vous de faire une suggestion à titre personnel. Cette maison pourrait devenir un petit musée agricole, renfermant des souvenirs touchant l'agriculture : collection d'instruments aratoires, arts domestiques, *etc.* Les petits musées provinciaux que nous rencontrons partout en France sont des haltes reposantes pour les voyageurs. À l'occasion du centenaire, en 1959, on avait réuni une collection de charrues antiques ; elles sont entreposées, paraît-il, quelque part à l'Institut de technologie agricole. Tant de gens ignorent la valeur de ces objets que des spéculateurs dirigent souvent vers les États-Unis. Mieux vaut tard que jamais !¹³

C'est à nouveau à titre de président de la Société historique de la Côte-du-Sud, le 10 novembre 1970, qu'il s'adresse, cette fois au sous-ministre et historien Guy Frégault, pour lui demander un appui sous la forme d'une proposition détaillée qui décrit le musée dans son ensemble. Fort d'un document d'une dizaine de pages assorti de lettres d'appui du recteur du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, du directeur de l'Institut de technologie agricole et du directeur général du tout nouveau Collège d'enseignement général et professionnel de La Pocatière (CÉGEP), il demande au ministère des Affaires culturelles un appui pour la création d'un musée agricole et de sciences naturelles à La Pocatière.

Suite au refus poli de la part du sous-ministre lié à des restrictions budgétaires, l'abbé Leclerc relance le Ministère dès le 31 janvier 1971 avec cette fois un plan budgétaire précisant l'apport d'un octroi annuel de 30 000 \$ arrimé à une projection au même montant jusqu'en 1981 (plan sur dix ans) et une somme de 100 000 \$ pour acquérir, à l'arrière du Collège, le couvent des sœurs de la Sainte-Famille désaffecté depuis 1966, une bâtisse de quatre étages « en fort bon état ». Malgré le manque d'appui immédiat de la part du Gouvernement, l'abbé Leclerc va reprendre son bâton de pèlerin en s'adressant, le 6 mars 1972, directement à la nouvelle ministre, Madame Claire Kirkland-Casgrain, qui succède à Monsieur François Cloutier, profitant de la vente-surprise et du départ précipité pour les Maritimes d'une collection de 800 oiseaux naturalisés par Monsieur Willy Labrie¹⁴ de Kamouraska et d'un don de plus de 500 pièces (Maison Chamard à Saint-Jean-Port-Joli) fait à la Société historique de la Côte-du-Sud. Le ton dramatique de cette correspondance ébranle de toute évidence le Ministère et l'urgence d'agir presse l'abbé à s'adresser du coup à d'autres ministères : celui du Tourisme, de la chasse et de la pêche, de l'Agriculture et de la colonisation, de l'Office de développement de l'Est du Québec et, au fédéral, au ministère de l'Expansion

13. Tirée d'une lettre datée du 23 mai 1968 sur du papier avec l'en-tête de la Société historique de la Côte-du-Sud. Archives administratives du Musée François-Pilote, La Pocatière.

14. Monsieur Willy Labrie fut le grand collaborateur taxidermiste de l'abbé René Tanguay, conservateur du Musée du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière de 1931 à 1973.

économique. À tel point que le Premier Ministre d'alors, l'honorable Robert Bourassa, met à son agenda, le 13 août 1972, une visite du vieux musée du Collège encore dirigé par l'abbé et ornithologue René Tanguay (1894-1978), secondé par l'abbé biologiste Bertrand Blanchet¹⁵. Cette visite-éclair de la part de la plus haute autorité gouvernementale devance d'une année les fêtes du Tricentenaire de La Pocatière (1673-1973) où le Collège avait la ferme intention de signifier sa contribution, notamment en organisant une grande exposition dans les salles du rez-de-chaussée qui s'intitulait « Le Musée et les archives exposent ». Quelle belle occasion – en sorte d'avant-première – pour révéler au grand public les richesses du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, comme s'il s'agissait d'un patrimoine collectif régional de la plus haute importance. Une façon encore là manifeste de signifier la place centrale qu'occupe le Collège de Sainte-Anne dans la construction historique et patrimoniale de La Pocatière et ses environs. Il s'agit là d'affirmer haut et fort pour l'institution religieuse une ancienneté évidente dans un contexte de grand bouleversement à la faveur d'une laïcisation galopante. Cette présentation publique à caractère muséographique préparait de fait l'avènement du Musée François-Pilote. D'ailleurs quelques mois plus tard, soit le 8 février 1974, on annonce par communiqué de presse la naissance du musée :

Depuis vingt ans qu'on en parlait... Enfin, La Pocatière aura son musée agricole, de sciences naturelles et d'histoire régionale ! C'est la ville qui a ses lettres de noblesse pour l'obtention d'un pareil musée. En effet, n'est-elle pas le berceau de l'enseignement agricole au Canada ? La première école d'agriculture y fut fondée en 1859 par les autorités du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.¹⁶

À cette occasion, l'abbé Leclerc lance un appel « aux gens de la région de la Côte-du-Sud pour recueillir de nombreux objets qui risquent la perdition ou la destruction, s'ils ne sont pas protégés par le nouvel organisme¹⁷ ». C'est une stratégie que l'abbé Leclerc va d'ailleurs utiliser tout au long de sa carrière afin de mobiliser, soit la population ou encore les instances gouvernementales : une façon de dramatiser l'état d'urgence par lequel il incite à agir prestement. Tout au long de son directorat de 1974 à 2011 – 37 années de dur labeur –, l'abbé Leclerc a démontré une foi inébranlable en ce qu'il croyait devoir faire pour sauver le patrimoine agricole qu'il jugeait menacé. Derrière cette motivation profonde, il y a bien sûr la volonté de témoigner d'un temps qui n'est plus et auquel il a lui-même lié sa propre vie en choisissant le sacerdoce. Sa doctrine philosophico-religieuse peut se qualifier de traditionaliste « en ce sens que toute vérité, tant religieuse que profane, provient d'une révélation

15. Né en 1932, ce professeur de Sainte-Anne-de-la-Pocatière deviendra évêque de Gaspé de 1973 à 1992 et archevêque de Rimouski de 1992 à 2008.

16. Communiqué de presse, Archives du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et de la Côte-du-Sud, La Pocatière. F100 / 353 / 3.

17. *Ibid.*



Une approche muséographique historiée
 qui permet au Musée François-Pilote d'offrir des tableaux du temps passé
 (captures spatio-temporelles).

Source : photographie du Musée François-Pilote.

primitive¹⁸ ». Ici, c'est l'expérience vécue qui est privilégiée aux dépens de la raison. La devise « Penser divise, sentir unit » induit parfaitement la démarche du traditionaliste qui devient, par le fait même, celle d'un grand romantique¹⁹. On peut ici opposer le courant rationaliste des musées dits

18. Abbé Jean-Marie Hamelin, « Le Traditionalisme : confusion entre le sacré et le profane », dans 3^e Congrès des affaires canadiennes, *Les Nouveaux Québécois*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, p. 15.

19. Il serait réellement intéressant de pouvoir un jour mettre en rapport l'œuvre muséale et patrimoniale de l'abbé Leclerc avec celle du chanoine Jacques Choux (1919-2002) ou encore celle de l'abbé Jean Garneret (1907-2002) qui, comme lui, ont tous deux été des militants du patrimoine et de l'ethnologie régionale.

modernes auquel notre clerc se tiendra à distance au cours de sa vie professionnelle. D'ailleurs, quand on y regarde de près, l'approche muséographique de l'abbé Leclerc relève davantage de cette façon de penser où le senti a plus de valeur que le raisonné. D'où le goût pour l'accumulation d'objets, avec ses « chambres d'époque²⁰ », une approche qui repose davantage sur l'intuition et l'émotivité que la systématique scientifique utilisée par son prédécesseur au Musée du Collège de Sainte-Anne, l'abbé René Tanguay. On peut penser que l'abbé Leclerc a cherché à se démarquer en libérant le musée du carcan disciplinaire. D'ailleurs, il faut considérer très sérieusement l'abbé Leclerc comme un homme de théâtre aguerrri qui élaborait des mises en scène franchement réussies, domaine où il a longuement enseigné et qu'il a vivement animé au Collège. Il pratiquait le dessin pour ses pièces théâtrales, ce qu'il a continué à faire pour mettre en espace les *exhibits* au Musée. On peut dire qu'il a habilement transposé au musée un genre scénographique emprunté au théâtre. Il a mis l'accent sur l'aspect émotif dans son œuvre muséographique où le visiteur est en priorité interpellé par les sens alors que l'intellect n'est pas au premier plan de la présentation. On préfère ici l'anecdote éloquente, avec sa part dramatique de la vie d'antan, à la démonstration systématique et didactique. Souvent, lors de visites guidées par l'abbé Leclerc lui-même, il se prenait personnellement au jeu en se présentant comme le témoin authentique de cette époque pour mieux rendre « la vie vécue par les gens du peuple ». Dans la revue de la Fédération des sociétés historiques du Québec, le commentaire avisé d'un historien respecté en dit long sur cette particularité muséale : « En vérité, le Musée François-Pilote est beaucoup plus qu'un lieu où l'«on revit l'histoire rurale». C'est avant tout un lieu où l'on entend battre le cœur de toute la Côte-du-Sud.²¹ »

On doit comprendre, comme Mistral, que l'âme des choses existe bel et bien et, à cet égard, l'abbé muséologue aimait citer à l'occasion Lamartine, récitant de mémoire les vers du poème « Milly ou la terre natale » : « *Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?*²² ».

Deux hommes de collection et de conviction

Pour terminer ce portrait, que nous espérons aussi juste que coloré, nous serions tenté d'évoquer une accointance qui, à notre avis, est lourde de sens, symboliquement parlant bien évidemment. En fait, il s'agit de mettre en parallèle, comme un double mais inversé, deux hommes qui sont de la même génération, à quelques années près, et qui ont emprunté un parcours

20. *Period rooms* en vogue dans les musées partout dans le monde.

21. Gilles Boileau, *Histoire Québec*, vol. 4, n° 2, juin 1998, p. 19.

22. Alphonse de Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses*, Paris, Furne et Cie, Pagnerre et L.Hachette éditeurs, 1859, Livre Troisième, « Milly ou la terre natale », p. 219.

intellectuel similaire tout en ayant des vues sur l'histoire du Québec diamétralement opposées, plus précisément sur certains points. Il s'agit d'une opération délicate que de se servir de la comparaison, surtout en fin de texte, mais nous nous y risquerons malgré tout.

Pour les besoins de ce portrait, en le rehaussant par son contraire, nous mettrons en parallèle Robert-Lionel Séguin (1920-1982) et Paul-André Leclerc (1925-2011) qui ont tous deux une solide formation en histoire québécoise (doctorat), mais qui vont aussi, à leur manière, développer une véritable passion à collectionner la culture matérielle de la société agricole du Québec rural. L'un va plutôt agir à l'échelle nationale, l'autre au niveau local. De son côté, Robert-Lionel Séguin connaît un parcours savant qui le mène en France à de nombreuses reprises où il va compléter deux doctorats à dix ans d'intervalle (1972 à Paris et 1981 à Strasbourg), après avoir réussi brillamment sa première thèse à l'Université Laval, en 1961²³. Évidemment, voilà un cas d'exception (trois doctorats à la clé) qui ne peut souffrir la comparaison sans risquer d'invalider l'autre. Pour sa part, l'abbé Leclerc mène un travail de titan en réunissant un patrimoine sans pareil dans le « doux pays » du Kamouraska tout en menant une carrière d'enseignant au collégial et en créant un musée sans pareil²⁴. Par contre, là où les choses se corsent, c'est que les deux hommes ont produit, à six ans d'intervalle, une thèse sur le même sujet : l'une sur l'origine primitivement saine de la colonie en Nouvelle-France et l'autre sur la vie libertine aux origines du dit groupe à la même époque et dans le même pays. Cette opposition peut aussi se répercuter aux personnalités propres (solitaire et communautariste), des cheminements personnels (laïc et religieux) et des angles de regard sur le passé québécois (critique et nostalgique). Alors que ces deux hommes n'ont jamais confronté leurs idées dans un débat qui aurait pu être vif sur cette même question, ils se sont un jour croisés, mais peut-être trop tard, qui sait ?

Nous laissons ici le biographe de R.-L. Séguin évoquer cette rencontre prémonitoire :

Lionel, même s'il est extrêmement fatigué en cette année 1982, ne semble pas pouvoir rester en place. Il retourne en France, seul, puis en Abitibi-Témiscamingue et au Saguenay-Lac-Saint-Jean. En septembre, il se rend dans la région de Charlevoix, avant de visiter, à La Pocatière, le Musée François-Pilote, où l'on trouve beaucoup de pièces agricoles de la région et où l'on recrée l'univers de la cabane à sucre traditionnelle. La collection de moules à sucre, en forme de petite église, de maisonnette, de coq, de cœur et même de livre de messe, fas-

23. Yves Bergeron, « Robert-Lionel Séguin (1920-1982) : une triple trajectoire », *Ethnologies*, vol. 26, n° 2, 2004, p. 107-138 [<http://id.erudit.org/iderudit/013745ar/> consulté en août 2012].

24. Par ailleurs, on ne peut ignorer que la collection de Robert-Lionel Séguin a, pour sa part, permis la création en 2001 du Musée québécois de culture populaire à Trois-Rivières [<http://www.culturepop.qc.ca/>].

cine Séguin²⁵, qui suggère de faire des échanges entre collectionneurs. Lionel reconnaît bien le mérite du professeur Paul-André Leclerc, directeur du musée qui porte le nom de celui qui fut le fondateur de la première école d'agriculture permanente au Canada, en 1859.²⁶

Par une sorte de hasard étrange, quelques jours plus tard, Séguin meurt subitement le 16 septembre 1982, le jour d'anniversaire de Paul-André Leclerc, et c'est sur une note admirative qu'il nous quitte, laissant ainsi seul son soi-disant adversaire poursuivre l'œuvre de collecte du patrimoine ethnologique québécois. Avec ce face-à-face qui n'a jamais eu lieu, en vérité nous ne saurons jamais pouvoir décrypter quelle part du feu chez Leclerc (l'éclair) vient le définir : celle qui est nécessaire et vitale au progrès ou celle qui, tout aussi nécessaire, peut être fatale alors que son œuvre muséale, pourtant forte, est aujourd'hui menacée. Cette confrontation entre nos deux compères ethnomuséologues aurait certainement permis de clarifier les positions de chacun. Ce qui n'empêche de voir chez l'abbé une double part, celle d'accomplir la mise en valeur d'une époque qui s'éteint avec lui ou encore celle de procéder à sa mise au tombeau en l'emportant au cimetière des civilisations passées. Cette dualité, qui d'ailleurs est propre au musée, caractérise l'œuvre tout entier de l'abbé Leclerc alors que le grand œuvre baigne dans l'ambiguïté que ses héritiers auront à débattre une fois pour toutes avant de perpétuer sa mémoire.

Chronologie

Naissance à Pont-Rouge le 16 septembre 1925

Études primaires, école de rang de Pont-Rouge, 1931-1938

Études secondaires et collégiales, Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 1938-1946

Études universitaires : Faculté de théologie, Licence, Université Laval, 1946-1951 ;

Faculté des lettres, DES en histoire, Université Laval, 1954-1956 ; Faculté des lettres, Doctorat en histoire, Institut catholique de Paris, 1964-1966

Ordination (prêtrise) : Grand Séminaire de Québec, 1950, jubilé en 2000

Enseignement au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 1951-1969

Mise en scène d'une vingtaine de pièces de théâtre : 1956-1964

Enseignement au CÉGEP de La Pocatière, 1969-1995

Fondation et direction du Musée François-Pilote : 1974-2010

Décès à Québec le 10 juillet 2011

Bibliographie de Paul-André Leclerc

1954-1956 « Chronique agricole » dans la *Gazette des campagnes* signée l'Oncle Paul (20) :

16-23 décembre 1954 – « Question de bilan », *Gazette des campagnes*, n.p.

25. Spécialiste de la question, Robert-Lionel Séguin est l'auteur de la première étude sur le sujet, *Les Moulés au Québec*, Ottawa, Musée national du Canada, [Bulletin 188], 1963, 141p.

26. Marcel Brouillard, *L'Homme aux trésors, Robert-Lionel Séguin*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1996, p. 159.

- 3 février 1955 – « Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier », *Gazette des campagnes*, p. 2.
- 10 février 1955 – « Un passe-temps rémunérateur », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 24 février 1955 – « Un surplus appréciable », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 3 mars 1955 – « Industrie laitière », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 10 mars 1955 – « Ma terre à bois », *Gazette des campagnes*, p. 2.
- 17 mars 1955 – « L'Érablière », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 24 mars 1955 – « Les Pommes de terre », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 31 mars 1955 – « Culture maraîchère », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 7 avril 1955 – « Pommiers en fleurs », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 14 avril 1955 – « Jardins en fleurs », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 21 avril 1955 – « Gazons verdoyants », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 28 avril 1955 – « Nettoyage saisonnier », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 5 mai 1955 – « Cent métiers, cent misères », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 20 mai 1955 – « Le Foin en balles rondes », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 27 mai 1955 – « Le Déchargement des balles de foin », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 2 juin 1955 – « L'Achat d'un tracteur », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 9 juin 1955 – « Les Semences », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 16 juin 1955 – « La Conduite d'un tracteur », *Gazette des campagnes*, n.p.
- 1956 « La Maison unifamiliale est un apport précieux pour la cité », *Le Réveil*, 4 février 1956, p. 6.
- « Le Mariage sous le Régime français », Mémoire de Diplôme d'études supérieures en histoire, Université Laval, 1956, xii-175 p.
- 1959-1960 « Le Mariage sous le régime français », *Revue d'histoire d'Amérique française*, septembre 1959, vol. 13, n° 2, p. 230-246 ; décembre 1959, vol. 13, n° 3, p. 374-401 ; mars 1960, vol. 13, n° 4, p. 525-543 ; juin 1960, vol. 14, n° 1, p. 34-60 ; septembre 1960, vol. 14, n° 2, p. 226-245.
- 1966 « L'Émigration féminine vers l'Amérique française aux 17^e et 18^e siècles » [Thèse présentée pour le doctorat devant la Faculté des lettres de l'Institut catholique de Paris, mai 1966], Institut catholique de Paris, 1966, 352 p. Tome I : Antilles ; Tome II : Amérique du Nord, [20 exemplaires pour les bibliothèques]
- « Nos premiers recensements canadiens », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. xvii, n° 4 (oct.-nov.-déc. 1966), p. 195-199.
- 1976 *Guide du Musée François-Pilote*, édition privée, La Pocatière, 1976, 64 p.
- 1977 « Le Musée François-Pilote », *Musées*, vol. 2, n° 3, décembre 1977, p. 8.
- « À La Pocatière, le Musée François-Pilote », *Le Coopérateur Agricole*, vol. vi, n° 8, août 1977, p. 6-8.
- 1978 *Les Voitures à chevaux à la campagne*, édition privée, La Pocatière, 129 p.
- 1979 *Le Musée François-Pilote*, La Pocatière, Québec, édition privée, 115 p.

- 1981 « Le Musée François-Pilote à La Pocatière », *Musées*, vol. 4, n° 1, mars 1981, p. 13.
- 1984 « Le Musée François-Pilote, le dixième anniversaire du musée », *L'Union amicale*, janvier 1985, p. 18-19.
- 1990 *Le Musée François-Pilote*, La Pocatière, Québec, Édition privée, La Pocatière, 136 p. (réédition revue et augmentée)
- 1991 « Promenades d'hiver : traînes, berlines, carrioles, sleighs... », *Cap-aux-Diamants*, n° 24, 1991, p. 42-45.
La Belle Histoire des sucres, Édition privée, La Pocatière, 125 p.
- 1992 « François Pilote, éducateur et pasteur en milieu rural », *S.C.H.E.C. Études d'histoire religieuse*, 58, 1992, p. 9-38 [http://schec.cieq.ca/documents_pdf/revue_1992_29-38.pdf]
- 1995 « La Légende de Nokomis (la terre) », tirée de *La Belle Histoire des sucres* (1991), dans *Géographes*, n° 6, avril 1995, p. 9.
- 1998 « Le Musée François-Pilote », *Histoire Québec*, vol. 4, n° 2, juin 1998, p. 19, dans « Gens et lieux du pays d'En-bas de Québec, la Côte-du-Sud », [http://www.histoirequebec.qc.ca/publicat/vol4num2/v4n2_8mu.htm].
- 1999 *Le Musée François-Pilote*, 25^e anniversaire, 1974-1999, édition privée, La Pocatière, 1999, [catalogue de 35 p].
- 2000 « 25^{ième} anniversaire du Musée François-Pilote », *L'Union amicale*, vol. 1, n° 2, avril 2000, p.4-5.
- 2001 « Le Musée François-Pilote », dans Régis Michaud, *Histoire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière (1927-2000)*, La Pocatière, Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 2001, p. 216-217.
- 2005 *La Vie rurale 1866-1953*, coauteur avec Jacques Saint-Pierre, Québec, Les Publications du Québec, 2005, 199 p.
- 2008 *L'Émigration féminine vers l'Amérique française aux XVII^e et XVIII^e siècles*, réédition l'Auteur, La Pocatière, 2008, 328 p.

Plaquettes thématiques diffusées par le Musée François-Pilote

- s.d. « Un précurseur, l'abbé L.-Magloire Destroismaisons, professeur de physique 1886-1903 », 6 p.
« Les Sciences à La Pocatière, « *nihil novi sub sole*, rien de nouveau sous le soleil ».
« L'École d'agriculture »

« Musée François-Pilote, La Pocatière, (Kam.), Qué. », petite plaquette illustrée de 10 pages et reliée par une attache en spirale (page couverture couleur sépia).

1994 « La Nouvelle Lumière », texte témoignage personnel sur l'avènement de l'électricité à Pont-Rouge en 1930, 23 février 1994.

Manuscrits le plus souvent liés à des expositions muséales

« Histoire des moto-skis et motoneiges » (en forme de projet).

« Cantons de la Côte-du-Sud ».

« 150 ans d'histoire agricole », 4 p. dactylographiées.

1986 « Histoire de la radio »

1990 « Rites de notre enfance »

1991 « L'Histoire du Canada dans les années vingt » d'après les aquarelles de J.-B. Lagacé et le manuel de Desrosiers-Bertrand, 5 p.

1995 « La Naissance du pain ou la belle histoire du pain ».

1996 « Bâtiments agricoles »

2011 « Tables en fête », texte de présentation de l'exposition estivale dans le cahier des visiteurs.

Bibliographie sur l'abbé Leclerc ou le Musée François-Pilote

1975-1976 *Who's Who in the East*, 15th edition, 1975-1976.

1976 Guy Boulizon, *Les Musées du Québec*, Montréal, Fides, tome 2, 1976, p.161-162.

François Gagnon, *Les Évêques et le clergé au diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 1951-1974, Notices biographiques*, « Leclerc, abbé Paul-André », p. 157.

1977 Monique Duval, « Le Musée de La Pocatière, jeune et prometteur », *Le Soleil*, 13 juillet 1977.

1980 Monique Duval, « Le Musée François-Pilote de La Pocatière : une visite à placer sur votre itinéraire », *Le Soleil*, 6 août 1980, p. 14-15.

Denyse Perreault, « Une halte-souvenirs du côté de Sainte-Anne », magazine *Châtelaine*, juillet 1980, p. 57-60.

1990 Jocelyne Lepage, « Le Village du Bûcheron et le Musée François-Pilote », *La Presse*, 15 septembre 1990, cahier D, p. 4-5.

- 1992, 1995, 1999 *Guide Michelin* (Québec, Bas Saint-Laurent, La Pocatière)
- 1994 « Leclerc, l'abbé Paul-André », dans Léon Laplante, prêtre, *Les Membres du clergé, diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, Évêché de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 1994, p. 203.
Bulletin de la Fédération canadienne des amis de musées, été 1994, n° 31, « Trésor parlant : un traîneau de course » (page-couverture).
- 1996 *Musée François-Pilote, la paroisse rurale d'autrefois*, (film) durée 11 min. 9 sec., VidéoDôme Productions (La Pocatière).
- 1997 *Trésors parlants / Significant treasures*, Ottawa, Fédération canadienne des amis de musées, p. 58-59.
- 1997-1998 René Giudicelli, *Québec 1997-1998*, Paris, Guide Arthaud, Collection Grands Voyages, 1997, p. 109
- 2000 Paul Bélanger, ptre, « 50 ans de vie sacerdotale : Paul-André Leclerc, 114^e cours », *L'Union amicale*, vol. 1, n° 3, juillet 2000, p. 20.
- 2006-2007 *Who's Who*, 2006-2007, The Heritage Registry.
- 2007 Claudette Dorval, « Le 27 mai, P.A. Leclerc reçoit le Prix de la Société Saint-Jean-Baptiste, (Diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière) », *Le Saint-Laurent-Portage*, p. 3 j.
- 2008 Marie-Odile Groulx, « Un homme, un musée et son histoire », *Le Rimouskois*, jeudi 10 juillet 2008.
- 2009 André Dufour, « L'Agriculture québécoise honore ses bâtisseurs », *La Terre de chez-nous*, 3 septembre 2009, p. 9.
- 2011 Claude Vachon, « Derrière le décor », *L'Union amicale*, 2011, p. 4.
Gaétan Godbout, « Un passionné d'histoire et de ruralité s'éteint : l'abbé P.A. Leclerc », *Le Javelier*, septembre 2011, p. 5-6.
Martine Dubé, « Bonne route l'abbé Leclerc ! », *L'Union amicale*, septembre 2011, p. 26.
Philippe Vaillancourt, *Crayon et goupillon*, 26 juillet 2011, « Décès de l'abbé Paul-André Leclerc » [<http://philippevaillancourt.com/2011/07/deces-de-l'abbe-paul-andre-leclerc/>].

Prix honorifiques

- L'Ancien de l'année, Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, le 23 mai 1976.
- Men of Achievement, Angleterre, 1977.
- Reconnaissance, Au service de l'éducation, CÉGEP de La Pocatière, le 13 avril 1977.
- Parchemin honorifique de l'Institut de technologie agricole, le 18 mars 1985.

- Prix Esdras-Minville, Mérite scientifique régional (Est du Québec), le 10 avril 1987.
- Mérite historique, la Société historique de la Côte-du-Sud, le 2 octobre 1988.
- Ordre Painchaud, Fondation Bouchard, Bénévole au Musée François-Pilote, le 1^{er} mai 1993.
- Reconnaissance pour engagement communautaire, Ville de La Pocatière, le 21 avril 1999.
- La Médaille du Jubilé de sa Majesté la reine Elizabeth II, pour les 30 ans de bénévolat au Musée François-Pilote, le 11 octobre 2002.
- Prix 2006-2007 de la Société Saint-Jean-Baptiste (diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière), lors du 40^e anniversaire de fondation de la Société historique de la Côte-du-Sud, le 27 mai 2007.
- Citoyen émérite, Ville du Lac-Sergent, 50 ans de ministère paroissial, le 22 juillet 2008.
- Nomination au Temple de la renommée de l'agriculture du Québec, au Château Frontenac le 30 août 2009.
- 60^e anniversaire de vie consacrée, Paroisse Sainte-Jeanne de Pont-Rouge, le 2 mai 2010.

Membre de sociétés

Institut d'histoire d'Amérique française ; Société de Géographie de Québec ; Société des musées québécois ; Association des musées canadiens ; Fondation Bouchard (Club des Cent).